

Des perce-oreilles  
dans les dahlias



**Fabienne Giard**

**Des perce-oreilles  
dans les dahlias**

Nouvelles et autres écrits

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2020  
ISBN : 978-2-312-07812-0

## INVITATION DANS MES PLATES-BANDES

Le monde parfait n'existe pas. Je trouve des asticots dans les poires, des chenilles dans les laitues, des perce-oreilles dans les dahlias. Chez les gens c'est pareil : qui n'a pas, dans son entourage, un casse-pieds qui lui gâche la vie, qui lui bousille son monde parfait ?

Le premier texte que j'aie jamais produit dans un atelier d'écriture remonte à janvier 1995. Depuis, l'eau a coulé sous les ponts et l'encre sous les plumes. Les sujets proposés, les contraintes imposées, ont fait jaillir des idées plus ou moins cohérentes, amusantes, ou barbantes... Vous en jugerez tranquillement à la lecture de ces textes, tous issus des ateliers que j'ai fréquentés avec un immense plaisir au fil des ans, dans les diverses villes où j'ai vécu.

Que soient remerciés les animateurs (souvent des animatrices) de ces ateliers et leurs participants (souvent des participantes), dont la bienveillance mais aussi la reconnaissance m'ont appris – et aidée – à progresser.

À vous maintenant d'arpenter mes plates-bandes pour cueillir les fleurs que j'y ai semées. Mais attention aux guêpes et aux araignées.

## LA COMPLAINTÉ DU MAL AIMÉ

Putain d'étagère ! J'ai l'impression d'être couvert de poussière. Personne ne me voit, personne ne me touche. Ils vont me laisser là encore longtemps ? Quelle vie de chien, je vous jure. Finir à la brocante, je ne pensais pas descendre si bas. Putain de déchéance...

Mon existence avait pourtant bien commencé. Je suis né dans l'amour et la joie. Je suis né d'une femme, une écrivaine, une artiste, je suis né de son empathie pour les autres, de son soin à les observer, de son talent à transmettre leurs douleurs, leurs bonheurs et à faire rêver. Je suis né de son désir de partager. Et aussi du pif de son éditeur, qui s'est imaginé que j'allais lui faire gagner tout un tas de pognon, mais ça j'en suis moins fier. Non, ma gloire c'est le rêve que j'ai créé dans l'esprit de mes lecteurs, les aventures que je leur ai donné à vivre, la petite musique que je leur ai fait entendre... Les courtes histoires de ma créatrice sont pleines d'humanité et d'amitié – j'essaye de vous vendre la marchandise là, ouvrez-moi bon sang, ouvrez-moi et feuillotez-moi, regardez-moi et lisez-moi !

Putain de brocante ! La fille qui m'a acheté à l'époque, quand j'étais jeune et beau, tout frais sorti de chez l'imprimeur, elle a même demandé à ma créatrice un petit mot de dédicace que je porte tatoué pour toujours sur ma première page, cette fille, je pensais vraiment qu'elle me garderait. Je me souviens de mon arrivée dans sa bibliothèque, bon sang, le monde qui était déjà là ! Certes, il y avait de la piétaille, des polars sanguinolents, des Goncourt oubliés, des livres de grammaire avec du poil au menton. Mais les autres... ! Tous les poètes ! Et les auteurs de théâtre ! Les romanciers américains avec leur accent impayable ! Et les Français, des classiques aux contemporains ! Bon, des lectures de fille mais de bonnes lectures, j'étais bien au milieu de tous ces gens, je pensais que j'allais rester là toute la vie, à discuter avec Verlaine et avec Paul Auster. Putain de vie !

La fille a déménagé. Elle nous a mis dans des caisses et des caisses et des caisses, et je me suis retrouvé avec les livres de stylistique comparée et la littérature enfantine. Rendez-vous compte ! Ça piaillait de partout, là-dedans, ça couinait « Je veux ma maman », et les autres qui me prenaient de haut avec leurs palindromes et leurs anacoluthes. J'ai été stoïque, je vous assure. Je me disais que c'était juste pour quelques heures, le temps de rejoindre la nouvelle maison. Mais ma caisse n'a jamais rejoint la nouvelle maison, ma caisse s'est perdue. Bravo, les déménageurs ! Perdre une caisse de notre poids, faut le faire ! Putain d'artisans ! Nous sommes restés enfermés, je ne sais où, un temps infini. La caisse était tout humide des pleurs des mioches, nos pages étaient sales, les images avaient coulé, les dos brochés se débrochaient, quel cauchemar ! Et puis un jour, quelqu'un nous a trouvés. Ce brocanteur, c'était lui, nous a triés, il m'a emporté avec un des petits couineurs et un des grands penseurs, et depuis je m'ennuie sur l'étagère de son obscure boutique. Les jours de la semaine se succèdent et je reste là. Aujourd'hui c'est dimanche, les clients sont encore plus rares que les autres jours. Putain de boutique !

Mais attendez... oh oh oh, regardez ! Regardez ce garçon, il s'approche, il me prend dans ses mains ! Il me feuillette, ouiiiiiiii ! Yayou, que c'est bon ! Ah, c'est délicieux de retrouver la caresse des yeux du lec— Ouh la, voilà qu'il me planque sous son manteau. Ma parole, il me vole ! Hé ! Au secours ! Au voleur ! Arrêtez-le ! Je suis kidnappé ! Putain, comme il sent mauvais, ce type ! Ma parole, il ne se lave jamais ? Il court, il court, où m'emmène-t-il ? Je n'y vois rien sous ce manteau qui pue comme une couverture de chien ! Sortez-moi de là, que je puisse respirer ! Je crois que je vais m'évanouir...

Ah, ça y est, nous sommes arrivés quelque part. Drôle d'endroit. Du feu dans la cheminée. Non, tiens, il n'y a pas de cheminée, c'est juste du feu par terre. Il n'y a pas de meubles, non plus. Et les fenêtres sont murées, incroyable. C'est un squat ? C'est ça, un squat ? C'est répugnant, dites donc. Je vois un tas d'immondices, là-bas dans le coin, et du papier journal par terre,

ainsi que des cartons étalés sur le sol. Mais pas d'autres livres, personne à qui causer. Je le sens mal. Pourquoi ce type m'a-t-il apporté ici ? Il m'a jeté par terre en arrivant, ce malotru, maintenant il me ramasse. Va-t-il me lire ? Il me tient au bout du bras, il faut m'ouvrir, mon garçon, allez...

Horreur ! Une souris ! Là, là, elle est là ! Elle va me bouffer ! Au secours !

Putain, l'ignoble mec. Je suis couvert de sang et d'intestins et de cervelle de souris. Pouah, je vais vomir ! J'ai servi de tape-mouche, de tape-souris, de piège à rat, quelle horreur ! Je suis humilié ! Regardez-moi ça, je suis illisible ! Je suis inutilisable ! Qu'est-ce que je vais devenir ?

Non ! non non non ! Pas le feu ! pas le feu, pitié ! Ne me jetez pas au feu !

Putain de dimanche !



## UNE JOURNÉE IDÉALE

Quelle bonne journée ! Anne se félicitait tout simplement de tout ce qu'elle avait réussi à abattre comme boulot dans le jardin avant que le soir ne tombe. De tout ce qu'elle avait réussi à abattre tout court, d'ailleurs. La fille de la météo, la veille à la télé, en annonçant un ciel à peine couvert et des températures clémentes, lui avait donné l'impulsion qui lui manquait jusqu'alors, et l'avait décidée à s'attaquer au nettoyage des massifs et des plates-bandes. Jean-Pierre devait passer la journée en ville, elle n'aurait donc pas la voiture et tant qu'à rester à la maison, autant faire œuvre utile. Pauvre jardin ! Si Mémé voyait ça, se disait Anne régulièrement devant la jungle qui s'installait peu à peu entre les murs autrefois couverts de fruits du petit paradis de sa grand-mère – elle qui ne supportait pas de trouver une mauvaise herbe au milieu de ses plantations, pauvre jardin !

Alors ce matin, justement, Anne s'y était mise. Elle avait commencé par tailler les rosiers. Elle avait tenté de trouver dans les livres la meilleure technique à appliquer pour ce petit travail facile, mais avait vite abandonné devant les explications incompréhensibles. Ça parlait d'yeux, de point de greffe, de pousses ligneuses, quel charabia ! Ce n'était sûrement pas sorcier de couper des branches avec un sécateur ? Hop hop hop, en quelques coups de lame c'était fait, Anne était ravie du résultat, au moins ça c'était de la taille ! Raccourcis, les rosiers ! Tiens, et les groseilliers, ça se taille ? Mais oui, pourquoi pas. Hop hop hop ! Et les hortensias, un petit coup de sécateur ? Allez, hop hop hop ! Le forsythia, les lilas, les cornouillers, le grand laurier... Quoi d'autre ? Ah oui, les tilleuls. Il faut élaguer les tilleuls, qui sont beaux mais font beaucoup trop d'ombre, plus rien ne pousse en-dessous. Bon, pour les tilleuls il faut la tronçonneuse. Je verrai ça après le déjeuner.

Tout en déjeunant, donc, Anne se prit à réfléchir. Il serait peut-être judicieux d'attendre que Jean-Pierre soit là pour utiliser la tronçonneuse. Déjà, il se proposerait sans doute pour faire le

travail lui-même. Et surtout, c'est plus prudent d'être deux quand on se sert d'un outil dangereux comme celui-là. D'un autre côté, elle était lancée, quel dommage d'arrêter le boulot en plein milieu ! Non, elle ne devait pas se laisser couper dans son élan, sus aux tilleuls, Anne, à l'assaut !

À la fin de l'après-midi, les tilleuls étaient chauves. Anne avait été surprise de la facilité de manipulation de la tronçonneuse électrique de Jean-Pierre, de sa légèreté, de sa maniabilité, et du plaisir, oui, du plaisir qu'elle ressentait à couper tout ce bois. Moyennant quoi, elle avait été aussi grandement surprise du résultat de son travail, ses tilleuls élagués façon « têtard » la ramenant brusquement à l'époque des récréations dans la cour d'école de son enfance. N'empêche. Quelle lumière, dans son jardin, désormais ! Quel espace, quelle luminosité ! Bon, il faudra que Jean-Pierre emporte tout ce bois coupé à la déchetterie, et sans attendre la saint-glinglin pour une fois...

Vannée, esquinée, abruti par le bruit de la tronçonneuse qui avait vrombi tout l'après-midi, Anne se dit qu'au bout de cette journée très réussie elle se prendrait volontiers un petit apéro, tranquillement installée dans son jardin métamorphosé. Elle appréciait toujours cette heure du soir où elle pouvait contempler ses arbres, ses fleurs, les oiseaux, les abeilles, toute cette vie qui vibrait à ses côtés. Un petit blanc-cassis dans la sérénité de cette heure-là, ce serait le point d'orgue mérité de cette belle journée. Elle se ménagera un endroit carrossable au milieu du bois coupé chu au pied des tilleuls, y installa son fauteuil préféré et prit place avec son verre et trois cacahuètes. Bien sûr, ça manquait d'ombre maintenant. Le soleil de la fin d'après-midi cognait encore fort. Non, non, pas de regrets, il fallait couper ces arbres. Mais il faudrait trouver un autre coin dans le jardin pour l'apéro du soir. Surtout qu'ici, maintenant que les arbres fruitiers sont dégagés, les guêpes s'en donnent à cœur joie. Sales bêtes, allez voir ailleurs que dans mon verre si j'y suis ! Anne ferma les yeux pour profiter du silence qui l'entourait.

Et poussa un gémissement. Car c'est pile le moment que choisit son voisin pour tondre sa pelouse. Anne soupira : non ! Pas sa tondeuse ! Pas sa pelouse ! Pas trois heures de tondeuse à cette heure-ci ! Et cela ne suffisait pas. Anne entendit plus loin, dans un autre jardin, un plein-d'entrain entreprendre de couper son bois ! À côté, le courageux qui retapait lui-même sa maison mit en route sa bétonneuse ! Et juste au-delà, un jeune ado, fenêtre ouverte, prit la fraîcheur du soir sur des rythmes lourds et sonores. Là-dessus, la femme du tondeur-sans-fin fit irruption devant elle (« j'ai sonné mais vous n'avez pas répondu ! ») pour l'informer en aboyant que plusieurs branchettes de tilleul étaient tombées dans leur jardin (« vous vous rendez compte ? »), que c'était intolérable (« on n'a jamais vu ça ! »), et qu'elle était priée de venir les ramasser dès que possible (« c'est quand même inouï ! »). Anne la raccompagna jusqu'à la grille en lui promettant des tas de oui-c'est-cela.

Refermant le portail, elle sentit la colère monter. Quelle est cette société dans laquelle nous vivons ? C'est à croire qu'aujourd'hui plus personne ne respecte rien. Ne peut-on avoir un peu de silence, après une longue journée de labeur ? Ils ne se rendent donc pas compte, là autour, que j'ai dû subir le bruit de la tronçonneuse tout l'après-midi ? J'en ai plus qu'assez, de tout ce vacarme ! J'ai bien le droit de m'asseoir au calme, après tout le travail que j'ai accompli toute la journée ! Vous croyez qu'on taille et qu'on élague en claquant des doigts ? Tiens, voilà Jean-Pierre. C'est à cette heure-ci que tu rentres ? Tu pourrais faire un effort et t'arranger pour être là plus tôt, histoire de donner un coup de main pour les gros travaux au jardin, non ? J'en ai assez de toujours tout faire toute seule ! Sois un peu présent, veux-tu ? Je te rappelle que c'est *ta* tronçonneuse !

## SUR LA ROUTE

Il régnait dans le bistrot une chaleur encore plus moite que dans la voiture sur la route. Le brouhaha, ponctué parfois des clameurs de la bistrotière, n'était couvert que par le sifflement aigu du percolateur cracheur d'expressos. Une odeur de pâté flottait, accompagnée de celle du fromage fondu, celui que les clients découvraient dans leur croque-monsieur passé au grill.

Il entra dans la plus parfaite indifférence, tout juste si deux paires d'yeux, à la table près de la porte, se posèrent sur lui. Il se dirigea vers le bar dont il devinait la présence à la rangée de paires de fesses assises sur de hauts tabourets, paquets aveugles posés côte à côte.

En s'approchant il vit un siège vide, une aubaine en quelque sorte car la fatigue des kilomètres se faisait sentir, et, assise à côté de ce siège accueillant, une fille qui, apparemment, n'était pas laide.

– Vous attendez quelqu'un ? s'enquit-il auprès de la demoiselle. Sur ses dénégations, il se jucha sur le tabouret et commanda une bière. Il aurait voulu prendre un air détaché et dévisager discrètement sa voisine du coin de l'œil quand il s'aperçut que, tout bonnement, c'était elle qui le détaillait des pieds à la tête, un petit sourire sur les lèvres.

– Tu vas loin ? demanda-t-elle soudain.

Loin ? Je ne sais pas, se dit-il. Oui, loin, très loin, bien sûr, mettre autant de distance que possible entre Nadège et moi, mettre un terme à notre relation, cesser de penser à elle et surtout cesser de penser à lui, cet autre, cet intrus dont il avait découvert l'existence avec stupeur et douleur.

– Je ne sais pas, répondit-il, j'ai pris la route sans trop savoir où j'allais.

– Tu vas vers le sud, en tout cas, précisa la fille qui se tourna vers lui, dévoilant à sa vue deux longues jambes bronzées, des godillots de randonneuse, un petit short façon scout, « elle est jolie » pensa-t-il.

– Tu cherches le soleil ? s’enquit-elle.

– Non, je cherche l’oubli, j’ai pris la route vers nulle part.

– C’est loin, ça ! s’exclama-t-elle.

– Oui, et c’est aussi très vaste, admit-il.

– Tu veux de la compagnie ? lui demanda-t-elle dans un sourire, il trouvait charmante la petite fossette qui creusait sa joue lorsqu’elle souriait. Il essaya de se faire plaindre :

– Non, je préfère la solitude. Je sors d’une histoire sentimentale pénible. Ça m’est difficile d’en parler, mes plaies sont encore à vif, vous comprenez ?

– Oui, je te comprends, assura-t-elle d’une voix douce et compatissante, posant une main amie sur son bras. Tu peux te confier à moi, ça peut t’aider à chasser les idées noires.

Il était obnubilé par ces jambes superbes qu’elle avait, qu’elle croisait et recroisait assise sur le tabouret sous son nez.

– C’est gentil, parvint-il à articuler.

– Tu vas où ? insistait-elle. Lyon ? Rome ? Malaga ? Mostaganem ? Tu ne devrais pas rester seul, tu sais.

Bernard sentait que l’image de Nadège commençait à fondre. Elle l’avait fait souffrir, bien sûr, mais inutile d’en rajouter. J’ai le droit d’être heureux, estimait-il maintenant. Cette fille est charmante, pourquoi ne pas la prendre en stop sur quelques kilomètres ? Elle a raison après tout : inutile de rester seul.

Florence décroisa les jambes une dernière fois, histoire de bien montrer à son voisin non seulement le short, mais aussi le tee-shirt et ce qu’il moulait sous la chemisette déboutonnée. Le client, sentait-elle, serait bientôt cuit. Et il est vrai que Bernard n’avait plus qu’une envie : jeter sa Nadège aux orties. Une petite aventure, s’avouait-il, lui ferait le plus grand bien.

– C’est d’accord, annonça-t-il, je t’emmène où tu veux. Nous parlerons de nos voyages, de nos souvenirs des ports lointains, de nos aventures du bout du monde...